

Bertrand Badie

---

Nouveaux  
mondes

*Carnets d'après Guerre froide*

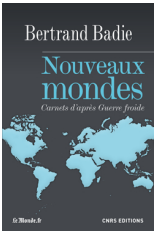


Le Monde.fr

Extrait de la publication

CNRS EDITIONS

## Présentation de l'éditeur :



Voilà maintenant cinq ans que Bertrand Badie commente pour nous les temps forts de l'actualité mondiale sur un *chat* du *Monde.fr*. Tous les mois, répondant en direct aux questions des internautes, il leur offre les clés de lecture et de compréhension des grands enjeux planétaires.

Dans ces *Carnets d'après Guerre froide*, CNRS Éditions, en partenariat avec *Le Monde.fr*, reprend le « best-of » de ces échanges. Bertrand Badie y expose très simplement les grandes permanences du jeu mondial, tout autant que ses mutations en cours ou à venir. La perte de souveraineté des États, le poids croissant des sociétés civiles, le rôle des puissances émergentes, le clivage Nord/Sud, la lutte contre le terrorisme, les crises de l'Union européenne, la soif occidentale d'ingérence, la place de la France dans l'arène mondiale, le difficile partage des ressources naturelles, la fin de l'universalisme des droits de l'Homme, le rôle de la religion dans les relations transnationales : autant de thèmes et de questions abordés et expliqués dans une langue largement accessible, et dans le seul but d'éclairer le lecteur.

Un ouvrage indispensable pour comprendre la nouvelle donne mondiale de l'après Guerre froide.

*Professeur de Relations internationales à l'Institut d'Études Politiques, Bertrand Badie est l'auteur, entre autres, de Le diplomate et l'intrus (2008), et plus récemment de La diplomatie de connivence (2011).*

# **Nouveaux mondes**



Bertrand Badie

**Nouveaux mondes**  
Carnets d'après Guerre froide

*Avant-propos par Gäidz Minassian*

**Le Monde.fr**

**CNRS EDITIONS**

© Le Monde Interactif/CNRS Éditions, Paris, 2012.

Dépôt légal : décembre 2011

ISBN : 978-2-271-07363-1

# Sommaire

<i>Avant-propos</i> par Gäïdz Minassian .....	7
Introduction .....	11
<b>Partie I : Le monde change</b>	
I – Les biens publics mondiaux entrent dans l’arène .....	23
II – Le 11-Septembre et les nouvelles violences internationales .....	33
III – La découverte des émergents .....	45
IV – Les diplomaties contestataires .....	55
V – Les incertitudes de l’authoritarisme .....	63
VI – La revanche des sociétés arabes .....	73
<b>Partie II : L’ancien monde et ses périlleuses survivances</b>	
I – La Guerre froide retrouvée .....	83
II – L’entêtement des alliances .....	91
III – L’OTAN au-delà de la Guerre froide .....	101
IV – Le vieux discours d’inimitié .....	109
V – La diplomatie secrète .....	117
VI – L’obsession identitaire .....	125
VII – La régulation par les Sommets .....	133
VIII – Une soif d’intervention .....	141
IX – Une politique périmée de non-prolifération .....	149
<b>Partie III : Blocages</b>	
I – Du mauvais usage de l’Europe (1) .....	159
II – Du mauvais usage de l’Europe (2) .....	169
III – De la perversion de l’intervention .....	177

IV – De l'ignorance des enjeux Nord-Sud .....	185
V – De la corruption de la territorialité .....	193
VI – Du dévoiement des élections .....	203
VII – De l'incertitude de la diplomatie des droits de l'homme .....	213
VIII – De l'abus des clubs .....	223

#### **Partie IV : Conflits et régulations**

I – Éternel Proche-Orient .....	235
II – Retour des Balkans .....	245
III – Nouvelle Géorgie .....	251
IV – La religion dans les relations internationales .....	259
V – L'Europe dans le monde .....	269
VI – La voix des émergents .....	277
VII – Multilatéralisme et droits de l'homme .....	285
VIII – La diplomatie française à l'heure de l'impuissance	295
Conclusion : Le 11-Septembre, dix ans après : peu de changements .....	305
Chronologie (2006-2011) .....	315



# Avant-Propos

Depuis septembre 2006, une fois par mois, Bertrand Badie se prête, le temps d'un *chat*, à l'exercice du décryptage de l'actualité internationale pour les internautes du Monde.fr. Dans un échange interactif d'une heure, il répond avec précision et pédagogie aux centaines de questions sur le sujet du moment : de la puissance des États-Unis aux crises du Moyen-Orient, de l'Europe dans la tourmente à la montée des émergents, du poids croissant des sociétés civiles dans les affaires mondiales à la diplomatie des droits de l'homme. Bertrand Badie nous aide à mieux comprendre le crépuscule de l'ancien monde et la naissance de nouveaux mondes, ou encore la fin de l'ère bipolaire et le début d'une autre, sans repères.

Pour marquer ce basculement d'époque, *Le Monde Interactif* et *CNRS Éditions* ont décidé de s'associer pour publier une sélection des soixante *chats* réalisés ces dernières années. En version intégrale ou sous de larges extraits, l'édition de ces discussions interactives procède davantage d'une classification thématique que d'une présentation chronologique. En effet, penser les nouveaux mondes ne prend tout son sens qu'à partir d'un découpage en séquences analytiques utilisées comme des clés de compréhension des enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage s'ouvre donc sur « le monde en changement » (I<sup>re</sup> partie) alors que « l'ancien monde subsiste grâce à ses périlleuses survivances » (partie II). Il s'achève sur fond de « blocages » (partie III), de « conflits et de régulations » (partie IV). Une singularité à laquelle tenaient aussi bien l'auteur, que les coéditeurs.

Original, cet ouvrage l'est à plus d'un titre. Il reflète d'abord la pensée singulière de l'auteur. Sa réflexion repose sur l'interdépendance d'un monde dont le contrôle échappe de plus en plus aux États bousculés par de nouveaux acteurs des relations internationales. Ces intrus sont essentiellement issus des sociétés et leur poids croissant dans les affaires renverse l'ordre interétatique au profit d'une approche intersociale des enjeux. Par ailleurs, loin des éléments de

langage des diplomaties traditionnelles, la réflexion de Bertrand Badie se révèle complexe dans ses mécanismes – car le monde est compliqué – mais fluide et accessible dans sa démonstration. L'internationaliste sait s'adapter à son auditoire, si bien que le mur des complications s'effondre sous la puissance numérique de son langage clair et limpide.

Plus qu'un *chat*, le rendez-vous mensuel de Bertrand Badie est une conférence au sens noble du terme, à ceci près que l'auditoire n'est pas ici l'amphithéâtre, mais la communauté du cyberspace. Bertrand Badie ne commente pas l'actualité internationale, il offre véritablement un enseignement des relations internationales ou d'« Espace mondial », pour reprendre le nom de son séminaire à Sciences Po Paris. Enseigner par Internet n'a rien de nouveau, mais cet exercice interactif d'une heure donne un coup de vieux aux cours dispensés *via* le Web et constitue en cela une véritable prouesse. Dans un va-et-vient incessant avec les internautes toujours plus nombreux et aux profils toujours plus divers (étudiants, spécialistes, hommes politiques, journalistes et autres férus de relations internationales), son investissement est total, son discours tient compte des avis divergents et ses idées sont ouvertes à la contradiction. Jamais, il ne cherche à s'imposer par des vérités toutes faites. Sans cesse, il remet en question les certitudes des grands décideurs. Il partage ses inquiétudes, en maintenant le cap de la raison comme moteur de sa pensée, au profit d'un seul objectif : la diffusion du savoir.

Car, et c'est une autre marque d'originalité, cette publication dépasse le débat « *web first* ou *print first* » au profit du « *savoir first* ». La pensée n'a plus besoin de support matériel pour se diffuser, la connaissance se répand à l'instant T, partout dans le monde, grâce à la puissance des réseaux numériques. De l'Australie au Canada, du Chili à la Russie, de la Mauritanie au Pakistan, de l'Angleterre à la Chine, les conférences de Bertrand Badie jouissent d'une caisse de résonance mondiale, si l'on en croit les messages recueillis par nos internautes. Et au-delà de cet attachement à la noblesse du savoir, ces conférences numériques invalident cette idée, symptomatique d'une méconnaissance totale des réalités de notre temps, mais qui fait pourtant florès : « au *web*, l'instantané ; au *print*, la profondeur ». Les analyses de Bertrand Badie et d'autres penseurs qui vivent avec leur temps sont le fruit d'une réflexion mûrement élaborée, mais directement transmise. Comprendre notre monde glo-

balisé à l'aune du nouveau rapport espace-temps passe par la transmission du savoir sans intermédiaire ni hiérarchie. L'expertise ne s'anoblit pas sur le papier, elle se mesure sur les contenus.

Et pourtant, le papier n'a heureusement pas dit son dernier mot. Puisque, autre signe d'originalité, le sens de cette publication est lui aussi inversé. Avec cet ouvrage, *Le Monde Interactif* et *CNRS Éditions* franchissent un cap en passant du web vers le papier. Sans aucun doute, ce renversement de tendance s'explique moins par une coquetterie ou une nouvelle mode, que par la pertinence du contenu de l'ouvrage, que l'on peut qualifier de véritable manuel universitaire des relations internationales.

Pour le moins décalé, ce recueil interactif appartient d'autant mieux à notre temps hybride qu'il s'appuie sur la légitimité des nouvelles technologies d'information et de télécommunication. Autrement dit, *Nouveaux Monde – Carnets d'après Guerre froide* est le fruit de la rencontre entre le détricotage du système intéretatique et la consolidation des réseaux numériques dans le jeu mondial. Un double basculement du monde, donc, qui doit sa puissance aux réseaux sociaux incarnés par des internautes fidèles aux conférences de Bertrand Badie, sans lesquels cet ouvrage n'aurait pas lieu d'être. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés. Et, comme le veut le message traditionnel de fin de notre exercice mensuel : « Ce *chat* est désormais terminé. Merci de votre participation. Veuillez retrouver l'intégralité de la conférence de Bertrand Badie... »

Gaïdz Minassian  
(Le Monde.fr)



# Introduction

L'idée de rupture dans l'Histoire est une construction de l'esprit fort commune qui alimente mécaniquement toutes les pensées. Chaque génération est convaincue d'en vivre une et parmi les plus remarquables... Pourtant, notre politique internationale – au moins elle – se distingue bel et bien depuis deux ou trois décennies par une innovation qui déroute et dérange. Nos habitudes, dans ce domaine, étaient réglées sur la Paix de Westphalie (1648) qui inaugurerait – ou officialisait – une époque où l'international se jouait sur un seul continent, était constitué d'États territorialisés qui allaient bientôt se légitimer en nations, pour mieux entrer en compétition et décider du sort du monde par la seule concurrence de puissances... Certes, les États-Unis entrèrent-ils progressivement dans le jeu, à reculons d'abord, tout en cherchant longtemps à valider leur tardive mondialisation en s'affichant comme une puissance européenne...

Après la Seconde Guerre mondiale, la décolonisation fut un premier choc, mais la bipolarité, centrée sur le Vieux Continent, allait largement retenir les changements qui se profilaient : le « Tiers-Monde » se voulait en dehors, mais se pliait partout aux rigueurs westphaliennes de la Guerre froide. Les relations internationales naissaient comme discipline académique en officialisant le dogme westphalien à travers la théorie réaliste, concédant juste quelques positions critiques à un courant idéaliste issu de la pensée de Woodrow Wilson qui, dès la Première Guerre mondiale, s'inquiétait des dangers de la vision dominante<sup>1</sup>.

---

1. Comme le montrent Battistella (D.), *Théorie des relations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, 3<sup>e</sup> éd., 2009, chap. III ; Knutsen (T.), *A History of International Relations Theory*, Manchester, Manchester University Press, 1997, chap. IX ; Olson (W.), Groom (A.J.R.), *International Relations Then and Now*, Londres, Harper, 1991.

Il fallut attendre 1989 pour que le doute s'installât, ce jour de décembre, à Malte, où Mikhaïl Gorbatchev confia à George H. Bush que l'URSS n'avait rien à gagner d'une compétition infinie avec l'Occident. Tout alors s'enchaîna : la rivalité militaire n'était plus le principe majeur et structurant des relations internationales, les alliances pérennes perdaient de leur sens, la guerre n'était plus qu'un aspect – ambigu et incertain – des rapports interétatiques, le système international n'était plus censé être polarisé jusqu'à la fin des temps<sup>2</sup>...

Mais surtout, l'abandon de la bipolarité marquait la fin des illusions : l'obsession militaire et guerrière avait placé jusque-là l'État-acteur international comme sous assistance respiratoire ; on découvrit bien vite qu'il n'avait plus toutes les capacités dont on le parait naguère... Le rideau de fer étant déchiré, le monde apparaissait soudain conforme aux mutations qui s'étaient amplifiées depuis 1945 et dont on découvrait enfin la réalité, jusque-là cachée, dissimulée, travestie par le langage de la Guerre froide. La mondialisation surgissait alors comme une évidence qui devait tout changer dans les analyses comme dans la pratique : le monde n'était plus seulement européen mais planétaire ; la force des territoires était maîtrisée par la subtilité des communications ; l'interdépendance l'emportait sur la souveraineté ; les sociétés, avec leurs maux et leurs aspirations, passaient devant les États avec leurs incertitudes et leurs faiblesses...

Il fallait changer alors les analyses et, autant que possible, adapter les pratiques. Le premier des besoins fut assez vite comblé avec la profusion des paradigmes qui envahirent soudain le champ très orthodoxe de la discipline : sociologie des relations internationales, transnationalisme, constructivisme, postmodernisme, analyses post-coloniales, *gender studies*, approches anthropologiques, solidaristes... Un marxisme essoufflé perdait le petit monopole de la déviance qu'il s'était offert au temps de la Guerre froide. La rupture qui se dessine ainsi désigne un besoin – clair sinon totalement satisfait – de changement paradigmatique<sup>3</sup>.

---

2. Badie (B.), *La diplomatie de connivence*, Paris, La Découverte, 2011.

3. Doyle (M.), Ikenberry (J.), ed., *New Thinking in International Relations Theory*, Boulder, Westview, 1997 ; Der Derian (J.), Shapiro (M.), ed., *International/Intertextual Relations: Postmodern Reading of World Politics*, Lexington Books, 1998.

Sur le plan des pratiques, les choses furent – et restent – moins simples. L'acteur politique qui veut tirer toutes les leçons du changement doit s'imposer une attitude de modestie qui généralement ne lui sied guère : il doit admettre que l'État dont il a charge n'a plus le monopole de l'action internationale, que les ressources militaires, naguère fleurons du pouvoir régalien, perdent aujourd'hui une bonne part de leur pertinence ; il doit accepter de réviser à la baisse l'idée de souveraineté qui faisait son éclat d'antan ; il doit comprendre que les sociétés se sont invitées sur la scène internationale et ont périmé la « diplomatie de boudoir ». De surcroît, s'il est occidental, il doit se faire à l'idée qu'il n'est plus, avec ses semblables, le seul Régent du monde et que l'heure des Directoires est passée. La note est élevée pour un homme politique et n'est probablement à la portée que de quelques hommes d'État... En bref, l'énigme d'aujourd'hui est celle-ci : saura-t-on non seulement entrer dans un *monde nouveau*, mais accepter aussi de *nouveaux mondes* ?

Le *monde nouveau* se définit par déductions, celles qu'on tire des trois principes constitutifs de la mondialisation que nous vivons : notre monde est celui de la planète tout entière, désormais réunie sur une même scène ; ses unités sont interdépendantes ; il est régi par le principe de communication immédiate<sup>4</sup>. Le constat paraît évident : mais l'a-t-on vraiment intégré dans l'action diplomatique ?

Le principe d'inclusion généralisée banalise l'Europe qui n'est plus internationalement qu'un continent parmi cinq autres et qui perd sa triste identité de « champ de bataille du monde »... Désormais, en devenant le « Vieux Continent », l'Europe doit s'habituer à une politique internationale nouvelle qui ne se déroule plus sous les pieds de ses dirigeants et qui a souvent, avec elle, des rapports d'extériorité qu'elle a du mal à admettre. De même doit-elle regarder en face et accepter ces « puissances émergentes », trouble-fête, intrus, nouveaux riches ou parvenus qui surgissent de continents lointains et dont la capacité l'emporte souvent sur celle des vieilles puissances<sup>5</sup>... Mais surtout, cette extension planétaire de l'international a une conséquence majeure qu'on ne veut pas voir : si, désormais, on

---

4. Scholte (J.A.), *Globalization: A Critical Introduction*, New York, Palgrave, 2005.

5. Jaffrelot (C.), dir., *L'enjeu mondial : Les pays émergents*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

joue à 193, les États rivaux ne se ressemblent plus autant que jadis ; ils n'ont plus la proximité culturelle, économique, institutionnelle qui les caractérisait alors. En bref, leur rivalité n'est plus réglée par la puissance, mais, au contraire, par l'inégalité : à une compétition entre semblables succède un antagonisme qui se nourrit de contrastes et de disproportions. Si, dans un monde westphalien, les ressources militaires faisaient la différence entre États, dans ce monde post-westphalien, les énormes contrastes sociaux qui séparent les unités qui le composent organisent l'essentiel de leur concurrence... Aussi l'acteur politique doit-il inclure prioritairement dans l'agenda international tout un ensemble de « pathologies sociales » qui frappent la planète et constituent des menaces nouvelles et fortes contre la paix et la stabilité : famine, malnutrition, épidémies, sous-emploi, ...

De même, et pour ces raisons, le nouveau monde se caractérise-t-il par une diversité culturelle jamais atteinte jusqu'alors. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'actuel système international à celui de la diplomatie de concert qui marquait le XIX<sup>e</sup> siècle : le christianisme servait alors de langage commun à tous les protagonistes et justifiait que l'Empire ottoman fût rejeté à la périphérie de la diplomatie des concerts. Si la bipolarité put un temps prolonger l'illusion que l'histoire occidentale servait de fondement au jeu international, cette vision est totalement dépassée aujourd'hui, ce qui rend d'autant plus difficile – sinon incertaine – la recherche d'une grammaire commune à tous les partenaires. Les règles de l'inclusion viennent ainsi affaiblir d'autant les idées communes de puissance et de leadership qu'on a pourtant longtemps tenues pour consubstantielles aux relations internationales.

D'autant que ce monde globalisé offre aux sociétés des ressources nouvelles face aux États : supports de ces énormes contrastes sociaux, mais aussi de cette étonnante diversité culturelle, elles sont beaucoup moins promptes que les États à se prêter au jeu docile d'un monde westphalien. Aussi les formes conflictuelles contemporaines procèdent-elles davantage et même principalement des pathologies sociales, des formes multiples d'anomie face à une mondialisation qui fait peur ou qui exaspère : au lieu d'être régulées par les institutions locales, elles sont, au contraire, alimentées par leurs faiblesses, voire leur écroulement. Même si beaucoup d'auteurs répugnent encore à parler de « nouveaux conflits », force est pourtant



d'admettre que la guerre d'aujourd'hui est bien différente de celle d'hier et ne mérite peut-être plus de garder la même dénomination<sup>6</sup> : plus intra-étatique qu'interétatique, centré sur les sociétés davantage que sur les États, marqué par une faible différenciation du militaire et du civil, transformant en profondeur la figure même de l'ennemi, le nouveau conflit est loin de Clausewitz et de Carl Schmitt... Face à de telles mutations, la ressource militaire perd de sa pertinence, brouillant un peu plus les logiques de puissance et rendant d'autant plus incertain tout engagement militaire des puissants.

Le principe d'interdépendance confirme ces mutations : les unités constitutives du système international sont désormais aussi concurrentes que solidaires et ont plus que jamais besoin du succès ou de la bonne santé de l'autre pour survivre. Insoutenable paradoxe pour un réaliste classique : le jeu à somme nulle est aboli et le rival ne doit surtout pas être terrassé... Telle est la complexe équation qui marque notamment le nouveau jeu sino-américain et qui déjà pointait à l'horizon de la détente. Cette relation d'associés-rivaux qui s'accompagne d'abandons pragmatiques et rationnels de souveraineté est des plus difficiles à mettre en musique, surtout dans les contextes de crise où les pressions populistes et nationalistes deviennent monnaie courante.

Poussée jusqu'au bout de sa logique, cette interdépendance donne une prime remarquable au faible, menaçant le fort à travers l'instabilité, les incertitudes et les désordres qu'il est à même de susciter. Ainsi cette propriété du nouveau monde relativise un peu plus l'idée de puissance jusqu'à bousculer, sinon bouleverser, les classements d'antan<sup>7</sup>...

De même, enfin, les technologies modernes de communication font de la mondialisation le point de départ d'un élargissement de la vie internationale à un nombre extrêmement varié de nouveaux acteurs. Fondées naguère sur le territoire et la distance, les nouvelles relations internationales se construisent aujourd'hui au rythme de l'échange immédiat, abolissant du même coup une bonne part des privilèges internationaux des acteurs étatiques qui, dans un monde westphalien, gardaient le quasi-monopole de la maîtrise des distances. De nos jours, tout le monde peut communiquer avec tout le

---

6. Kaldor (M.), *New and Old Wars*, Stanford University Press, 1999.

7. Badie (B.), *L'impuissance de la puissance*, Paris, Fayard, 2005.

monde, de façon immédiate et souvent sans aucun contrôle : le monde ne se façonne plus seulement autour des tapis verts et dans le bouddoir des chancelleries, mais aussi dans les millions d'interactions qui, quotidiennement, ignorent les frontières et viennent les transgresser. Le plus dur, pour les dirigeants de ce monde post-westphalien, est probablement d'apprendre à faire avec les intrus, d'admettre que les sociétés et leurs acteurs peuvent créer l'irréversible sur la scène internationale à l'instar des « printemps arabes », de comprendre que les dynamiques sociales sont souvent les premiers facteurs des politiques étrangères.

Mais il y a peut-être plus dur encore : savoir déduire des propriétés de ce monde nouveau que les conditions présentes de communication installent la mobilité au centre des données nouvelles. Si le monde westphalien était statique et territorial, le nouveau monde appartient au contraire à ce qui bouge et à ceux qui se déplacent : alors qu'on encourage capitaux, marchandises, images et idées à se mouvoir, on ne pose pas encore assez clairement que l'avenir du monde est aussi au migrant, sous toutes ses formes. On déploie des trésors de moyens pour empêcher ce nouveau cours de l'histoire, on le stigmatise, on le couvre d'opprobre, sans bien comprendre qu'il est le symbole même de la modernité. D'où bien des méprises...

Comment donc un monde si complexe peut-il rester singulier ? Un *nouveau monde* ou des *nouveaux mondes* ? Quelque part, la marque du pluriel est rassurante et plus humaine : notre postmodernité devait nous apprendre l'homogénéité, mais le danger semble passé... Toute l'humanité était, un temps, censée revêtir le même prêt-à-porter : mêmes habits étatiques, mêmes régimes, mêmes croyances, même marché qui devait tout réguler, même « *managing* » et donc même langue, celle qui substitue les « *Ph Candidates* » aux « doctorants », créant, vis-à-vis de l'anglais, plus d'« *addiction* » que de « dépendance »... On est pourtant loin de ces funestes illusions : les nouvelles relations internationales ouvrent à la science de la fragmentation plus qu'à celle d'un monde unique. La régulation se doit d'être de plus en plus unifiée, là où l'arène internationale est de plus en plus diversifiée : c'est même dans cette tension que se situe l'essentiel du jeu international contemporain.

Cette diversité se retrouve d'abord au travers des acteurs : la scène internationale est faite de princes, de diplomates et de soldats, mais aussi de prêcheurs, de dirigeants de firmes, de journalistes, d'intel-

lectuels, de seigneurs de guerre, de chefs tribaux, de cadres d'ONG, tous ceux que Jürgen Habermas aurait pu appeler les *nouveaux bourgeois* de la scène internationale<sup>8</sup>. Ils se rencontrent et interagissent tout en vivant séparés, voire hostiles, construisant leur monde, avec ses règles, ses valeurs et ses modes de régulation...

De même la planète devait-elle s'occidentaliser, à mesure qu'elle se modernisait : nous en sommes loin, et plus loin qu'il y a même dix ans. Là où le modèle occidental s'est imposé, il a dû composer et procéder par hybridation. Là où il a essuyé la résistance des autres, on a vu se constituer des formes de modernité, souvent instables et incertaines, mais qui, de Chine jusqu'au Moyen-Orient, ont installé le monde dans une fragmentation culturelle qui devient un paramètre – difficile, mais majeur – des nouvelles politiques internationales.

La même remarque vaudrait pour les économies, mais aussi pour la politique elle-même. Si un petit nombre d'anciennes puissances cherchent désespérément à pérenniser leur statut oligarchique et à maintenir un Directoire du monde sous les formes les plus diverses (P5 aux Nations unies, G7, G8, G20...), la scène internationale est de plus en plus composée de puissances appartenant à des registres différents, rendant impossible tout traitement ordinal du jeu politique mondial : puissances nucléaires, puissances financières, puissances économiques, démographiques, voire culturelles, croisant l'hypothèse de puissances émergentes ou régionales... Avec la disparition de la bipolarité, l'autonomie des diplomaties n'a cessé de croître, jusqu'à nourrir les incertitudes, les instabilités et les fluidités les plus inattendues.

Ce monde éclaté, fragmenté, s'inscrit en faux face aux théories classiques prônant la fin de l'Histoire. D'une certaine manière, il nous fait revivre certains des principes qui organisaient la vie internationale avant 1947, du temps où l'absence de bipolarité installait le jeu mondial dans une désorganisation et une imprévisibilité qui trouvèrent leur sommet avec le Pacte germano-soviétique. Une différence majeure s'impose pour autant : le système international se réduisait alors à l'Europe, élargie aux seuls États-Unis et à un Japon qui avait le plus grand mal à trouver sa place. Les contrastes culturels n'étaient pas les paramètres qu'ils sont aujourd'hui : la même

---

8. Dans la perspective tracée par Habermas (J.) qui était alors appliquée à l'ordre interne in *L'Espace Public*, Paris, Payot, 1978.

remarque vaudrait pour les décalages économiques et sociaux qui chaque jour nous engagent à une lecture davantage plurale du monde.

En réalité, cette fragmentation – qu'aucune pensée unique ne parvient à masquer – résonne plus que jamais comme un appel fonctionnel au multilatéralisme. Cette grande invention du xx<sup>e</sup> siècle organise déjà une part importante de la vie mondiale au quotidien, celle qu'on ne voit pas dans les journaux télévisés, mais qui permet à tout un chacun de prendre l'avion, de téléphoner ou de s'informer. C'est face aux grands enjeux et aux drames mondiaux que le multilatéralisme, en revanche, ne progresse pas, prisonnier qu'il est de la peur des plus puissants de perdre leurs avantages et des plus faibles d'abandonner le symbole de souveraineté auquel ils peuvent encore se raccrocher<sup>9</sup>...

En fait, un tel dilemme résume assez bien le paradoxe des nouveaux mondes : la mondialisation tétanise aussi bien les logiques de puissance que celles de souveraineté. Dans un contexte où tout le monde dépend de tout le monde, la hiérarchie de puissances n'a plus le même sens ; là où le faible peut bloquer, perturber, nuire gravement, l'impuissance perd de son absolu ; là où l'éclatement fait loi, l'hégémonie n'est plus à même de tenir ses promesses. En un mot, là où les différences, les contrastes et les diversités deviennent des principes d'action, les réflexes oligarchiques et les directoires n'ont aucune chance d'atteindre l'efficacité dont ils pouvaient autrefois se prévaloir. Si la puissance garde sa valeur de distinction, elle perd son aptitude à la régulation, et c'est bien cette opposition nouvelle qui suscite tant de malentendus...

À l'heure où ces nouveaux mondes sont de plus en plus ceux des sociétés et non plus tellement des États, nous vivons au quotidien une évidence qu'on a pourtant beaucoup de mal à admettre : la puissance est utilisable contre les États, mais peu efficace *contre* les sociétés ou *en substitut* de celles-ci. En maîtrisant mal cette évidence, pourtant directement issue de notre philosophie classique du *Contrat social* comme des principes mêmes de la sociologie, on a quelque peu dévoyé l'idée de « responsabilité de protéger » et

---

9. Badie (B.), Devin (G.), dir., *Le Multilatéralisme*, Paris, La Découverte, 2007.

*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions  
sur notre site [www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)